

Christian PLANTIN, *Dictionnaire de l'argumentation.
Une introduction aux études d'argumentation*

Lyon, ENS Éd., coll. Langages, 2016, 633 pages

Daniel Jacobi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13357>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 437-439

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Daniel Jacobi, « Christian PLANTIN, *Dictionnaire de l'argumentation. Une introduction aux études d'argumentation* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 27 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13357>

Tous droits réservés

stoïcisme et de l'épicurisme) ; enfin, une morale du *logos*, où l'existence se subordonne à l'essence, avec les dualismes structurants de l'essence et de l'existence, de l'universel et du particulier, où le soi cherche à se réaliser dans sa part d'universel, comme chez Kant. L'ensemble de ces morales repose sur une mise à distance croissante, dont Michel Meyer a magistralement décliné les variations dans *Principia Moralia* (Paris, Fayard, 2013), en soulignant que la vie ne pousse pas à choisir une fois pour toutes une posture, mais à les faire jouer ensemble, selon les situations : « On est utilitariste lorsqu'on est dans la vie professionnelle et qu'on a à cœur la société qui vous emploie et qu'on cherche à obtenir le meilleur salaire pour soi-même. On est kantien quand ne reste des hommes qu'il faut juger, et avec lesquels il "faut" bien se comporter, que leur humanité d'homme comme critère. On ne connaît rien d'autre d'eux. Et on est aristotélécien, c'est-à-dire soucieux d'être vertueux quand on est proches, et qu'on doit faire preuve de prudence et de modération. Enfin, on sera stoïcien, lorsqu'il faut surmonter ce que le corps nous inflige, le nôtre, celui des autres » (p. 89). On saura gré à Michel Meyer de rappeler en conclusion que le corps est partout : dans le rapport de soi à soi comme aux autres, à travers sa maîtrise, une pudeur aux sources de la politesse et de la civilité, à travers le refus de la domination de l'autre, tant dans la relation interindividuelle que dans l'ordre du politique. D'où le prix de la condamnation de la violence, de la torture, des humiliations, et l'on pourrait ajouter du terrorisme, même si le mot est absent, car la loi morale en nous et autour de nous commande le respect absolu de la vie, de toutes les vies, de leur début à leur fin (p. 90). L'ouvrage se termine par la citation de deux extraits du patrimoine de la philosophie, le premier d'Aristote (*Seconds Analytiques*, I, 1, 71a 25-30 – 71b 8-11), assorti d'un commentaire de l'auteur sur « le syllogisme comme solution au paradoxe sur le questionnement » (pp. 97-111), le deuxième de Gadamer, « Vérité et méthode », qui fournit à Michel Meyer l'occasion de revenir sur la « logique de la question et de la réponse » (pp. 113-126).

Au total, l'ouvrage, d'une grande densité, décline en la résumant, une pensée dialectique, historicisée, exigeante, profondément stimulante et inspirante, telle qu'elle a été élaborée dans les œuvres capitales de son auteur. Aussi ne peut-on qu'inciter vivement le lecteur, philosophe professionnel ou non (c'est notre cas), d'aller y voir de plus près, pour se confronter ensuite à d'autres œuvres plus approfondies, notamment, outre ses *Principia Moralia*, déjà cités, ses *Principia Rhetorica* (Paris, Fayard, 2008), qui intéresseront au premier chef ceux qui utilisent dans leurs travaux les théories de l'argumentation. Alors que la course au *publish or*

perish entraîne à une multiplication de publications approximatives et inabouties, Michel Meyer offre le contre-exemple d'une œuvre qui ne cesse de se déployer sans être ignorante des prédécesseurs, revient sans cesse sur ces fils rouges que sont chez lui les notions de problématisation (et de questionnement), de distance, et sur les mises en relation multipolaires qui résultent d'une dialectique qui s'éprouve dans l'histoire, tout en étant étayée par des références culturelles diversifiées. Nul doute que le lecteur sortira enrichi des analyses sur les interrelations entre *ethos*, *logos* et *pathos*, sur la problématisation de l'identité, comme sur des vues fortes sur la question du réalisme et du nominalisme, ou encore du propositionnalisme aristotélécien.

Alain Rabatel

Icar, université Lumière Lyon 2, F-69007
alain.rabatel@univ-lyon1.fr

Christian PLANTIN, *Dictionnaire de l'argumentation. Une introduction aux études d'argumentation*
Lyon, ENS Éd., coll. Langages, 2016, 633 pages

Le monde des dictionnaires de linguistique est rempli de surprises. Mais est-il judicieux de parler de *monde* ? Oui, d'une certaine façon, parce que les dictionnaires de linguistique, depuis celui pionnier de Georges Mounin (aux Presses universitaires de France en 1974), sont nombreux. Dans ce dictionnaire pionnier, l'entrée *argument* est bien présente. Très brève [9 lignes à peine], le mot *argument* y est employé avec un sens linguistique restreint. Et pourquoi est-il surprenant ? Pour au moins trois raisons. Premièrement, ce dictionnaire – pas plus que tous ceux qui l'ont précédé –, n'est pas à proprement parler un dictionnaire, mais plutôt une encyclopédie accumulant des connaissances sur les notions et les concepts et non pas sur les définitions des mots. Deuxièmement, ces dictionnaires ne sont d'accord entre eux sur à peu près rien. Ni sur le choix des entrées, ni quand ils choisissent pourtant les mêmes, sur les informations, les précisions et les commentaires qu'ils proposent pour chacune d'elles. Cette différence, qui serait insensée pour des dictionnaires de langue, est facile à comprendre pour des sciences (les sciences du langage) dans lesquelles peu de paradigmes sont, sinon universellement partagés, en tout cas utilisés de façon assez consensuelle.

Chaque dictionnaire (encyclopédique donc), entre autres raisons parce qu'il s'adresse à un public spécifique, procède selon des théories ou des modèles divergents de ceux que les autres ont retenus. Troisièmement enfin, parce qu'ils sont écrits, non pas

par des dictionnaristes froids et neutres, mais par des chercheurs qui font œuvre d'auteur et tentent de tirer la recherche d'un domaine dans le sens des méthodes qu'ils jugent supérieures aux autres et pour lesquelles ils se transforment en de quasi prescripteurs presque militants. On se souvient que, lors de la publication du passionnant *Dictionnaire d'analyse du discours* (Patrick Charaudeau, Dominique Maingueneau, dirs, Paris, Éd. Le Seuil, 2002), bien d'autres théoriciens de ce secteur, alors en plein développement, manifestèrent leur agacement de se voir oubliés... ou contredits (dans ce dictionnaire l'entrée argumentation est bien présente. Elle est assez complète mais longue de 6 pages à peine).

Le *Dictionnaire de l'argumentation* est un épais volume de plus de 600 pages. Il compte, ce qui est rare pour de tels volumes, plus de 250 entrées. Certes, certaines sont brèves et d'autres au contraire très développées car enrichies de plusieurs définitions successives parfois contradictoires. Bref, aucun doute : c'est une somme qui convainc rapidement le chercheur en communication, amateur de travaux sur l'argumentation et le rend conscient de l'étendue ridiculement restreinte de ses propres connaissances.

Pourquoi une telle ambition encyclopédique ? L'auteur, qui a acquis une connaissance assurée de ce domaine, ne s'est pas contenté de produire une sorte d'hyper-manuel de la recherche sur l'argumentation. Il y ajoute une dimension historique en abordant aussi bien des notions récentes ou contemporaines que la présentation de l'argumentation dans les traditions classiques grecque, latine et plus récemment rhétorique. Si ce dictionnaire est d'abord l'œuvre d'un linguiste et explore donc les dimensions langagières de l'argumentation, l'immense curiosité de son unique auteur et sa culture très étendue du domaine, sur lequel il travaille depuis de très nombreuses années, enrichissent et diversifient beaucoup son contenu. En témoignent les très nombreux exemples d'arguments et de modes d'argumentation qui parsèment, de façon très heureuse, ce dictionnaire.

Pour aider les lecteurs de *Questions de communication* à se faire assez rapidement une idée du contenu de ce dictionnaire, à dessein, j'ai choisi de parcourir trois entrées : *éthos*, *fallacieux* et *métaphore*. À l'entrée *Éthos*, on trouve un texte de 9 pages (pp. 242-249). Il est divisé en quatre parties : le mot *éthos* (d'un point de vue lexico-sémantique), le concept dans le discours argumentatif (partie la plus développée), l'*éthos* comme catégorie stylistique et enfin l'*éthos* comme caractère de l'auditoire. Dans cette section 2 de l'entrée *Éthos*, Christian Plantin évoque successivement : l'*éthos*

de l'orateur puis *éthos* et argument d'autorité, suivi de *éthos* et étude du discours argumentatif. Pour préciser sa pensée, il précise que l'*éthos* est une facette construite par ce que l'orateur dit de lui-même quand il argumente. Et pour expliciter qu'elle est la résultante de trois forces, il trace un diagramme (p. 246). On peut donc remarquer que la notice éclaire bien cette notion souvent employée de façon confuse.

À l'entrée *Fallacieux* (pp. 278-293), on trouve de longs développements sur les *fallacies* comme péchés de langue puis le *fallacieux* comme mot (y compris les façons de traduire selon les contextes l'anglais *fallacy*). Christian Plantin dresse ensuite un catalogue raisonné des types de *fallacies*, catalogue emprunté à différents auteurs, tous cités et resitués dans les contextes dans lesquels ils ont construit leur typologie des raisonnements scientifiques. Suivent deux développements sur l'histoire du *fallacieux* successivement chez Aristote, puis au XVIII^e siècle. Ainsi, par l'épaisseur comme par le tour d'horizon qu'il en propose, les *fallacies* comme le *fallacieux* prennent-ils leur juste place dans le lexique spécialisé de l'analyse argumentative.

L'entrée *Métaphore* (pp. 385-390), pour sa part, est délibérément associée à *analogie* et *modèle*. L'auteur de ces lignes qui a lui-même analysé en détail les relations et les différences entre *métaphore*, *analogie* et *modèle* scientifique tant elles se confondent en apparence dans les analyses classiques de la communication scientifique ne peut que se réjouir de cette convergence. Il y avait ajouté pour sa part la *comparaison* ce que ne fait pas explicitement Christian Plantin, mais il précise que, contrairement à la *métaphore* par nature *fallacieuse* dans l'exposé scientifique, la *comparaison*, en ce qu'elle est explicite, ne l'est pas. Notons pour être complet qu'il est vrai qu'on trouve cependant un renvoi à l'entrée *Comparaison* à la fin de sa brève mais complète analyse.

Avec ce copieux ouvrage, tous ceux en sciences de l'information et de la communication qui n'auraient en tête à propos de l'argumentation que les seuls ouvrages de Philippe Breton, découvriront la richesse, mais aussi la profondeur et la complexité des études argumentatives. Certes, Christian Plantin prend en compte la dimension rhétorique du débat, mais son ouvrage s'intéresse aussi bien à des situations ou des contextes ordinaires (comme les interactions entre proches) que des débats scientifiques spécialisés. Pourtant, cette encyclopédie (plus donc qu'un dictionnaire) impressionnante et touffue se veut aussi un manuel d'initiation à l'analyse argumentative. Même si l'auteur écrit modestement dans le titre de son ouvrage qu'il s'agit d'une *introduction*, on peut douter que cette promesse (était-elle tenable ?) soit au rendez-vous...

Le débutant qui voudrait s'initier à l'analyse argumentative à l'aide de ce dictionnaire serait rapidement découragé et en tout cas bien embarrassé pour entreprendre sa recherche. En voulant associer l'argumentation à l'épistémologie et à la logique (celle du neuchâtelois Jean-Blaise Grize) ainsi qu'aux interactions et donc à l'énonciation, Christian Plantin brouille avec de vraies raisons les frontières. Mais il est évident que cette abondance de pistes, d'approches et de méthodes perturbe ou complexifie le travail d'un apprenti soucieux de conduire une analyse argumentative en situation ou dans un corpus délimité.

L'ouvrage s'adresse donc plutôt à des enseignants déjà compétents sur l'argumentation et qui voudraient compléter ou enrichir leur enseignement. Ou alors à des chercheurs en sciences du langage comme en sciences humaines et sociales qui voudraient éprouver la validité de leurs méthodes, les enrichir ou les diversifier. Ce reproche est sans doute excessif d'autant que quant à ses intentions pédagogiques, Christian Plantin a déjà beaucoup donné. Les débutants auront l'embarras du choix puisqu'il a déjà, dans le passé, publié des petits ouvrages qui leur sont explicitement destinés.

Daniel Jacobi

CNE, université d'Avignon et des Pays du Vaucluse,
F-84029

danieljacobi@orange.fr

Marie-Laure RYAN, *Narrative as Virtual Reality 2. Revisiting Immersion and Interactivity in Literature and Electronic Media*

Baltimore, J. Hopkins University Press, 2015, 292 pages

« Le mariage entre interactivité et immersion est établi dans notre relation à la vie/monde, mais la vie n'est pas un récit, quoiqu'elle puisse être une mine d'or de matériaux narratifs quand l'on y regarde rétrospectivement » (« *The marriage of interactivity and immersivity is achieved in our relation to the life-world, but life is not a narrative, though it can be a gold mine of narrative materials when we look at it retrospectively* », p. 251). Cette affirmation de Marie-Laure Ryan que l'on peut lire dans les dernières pages de son ouvrage cristallise à nos yeux l'essence de la problématique principale questionnée par l'auteure, celle de la combinaison de trois éléments majeurs – l'interactivité, l'immersion et le récit – comme la formule pour ce qu'elle appelle « l'art global » (« *total art* ») dans les technologies interactives, appliquée dans les jeux vidéo, les installations artistiques numériques, les mondes virtuels sur l'internet ou la fiction électronique.

D'emblée, la trajectoire de l'ouvrage en question est intéressante. Les graines de ce travail se trouvent dans un article précédent de l'auteure intitulé « *Immersion vs. Interactivity : Virtual Reality and Literary Theory* » (*Postmodern Culture*, 5, 1, 1994, pp. 447-457). Dans sa forme actuelle, l'ouvrage est une réédition de 2001, revisitée, rassemblant aussi des textes et recherches menés à différents moments et structurés dans une logique cohérente. Enfin, pour surenchérir sur un mode de lecture palimpseste à la fois interactif et intermédiaire, l'ouvrage se prolonge sur l'internet par l'intermédiaire de six interludes, i.e. des textes qui apportent un contexte supplémentaire, incitant le lecteur à passer d'un état d'immersion à un état d'interactivité, allant compléter les éléments narratifs manquant sur un autre support, à savoir un site internet. Cette activité ludique et en même temps réflexive vu le sujet traité, serait, à notre sens, un argument supplémentaire en faveur de la thèse principale de Marie-Laure Ryan, identique dans les deux éditions du livre (2001 et 2015) : « Une interactivité désincorporée et externe est hostile à l'immersion et la réconciliation la plus totale entre interactivité, immersion et récit se réalisera avec la participation d'un corps virtuel » (« *... disembodied, external interactivity is hostile to immersion, and that the fullest reconciliation of interactivity, immersion, and narrativity will therefore take the participation of a virtual body* ») (préface du livre). La même hypothèse de la chercheuse à quinze ans d'intervalle la conduira dans des conclusions différentes, au vu de l'étude sur les genres narratifs numériques qui ont vu le jour et du travail théorique des spécialistes de l'intelligence artificielle sur le « *storytelling* » interactif.

L'ouvrage débute par un retour sur le sens de ce qu'on appelle « réalité virtuelle ». Revenant sur certaines des promesses de la réalité virtuelle (RV) dans les années 1990 et constatant que, de nos jours, dans l'imagination collective elle est plutôt remplacée par des applications diverses de technologie numérique, par les réseaux sociaux et par la réalité augmentée qui affectent de façon plus directe nos vies de tous les jours, l'auteure soutient que la notion de RV continue à nous fasciner aujourd'hui dans le cadre des mondes virtuels sur l'internet, ce qui est loin d'être ce à quoi s'attendaient les pionniers de la RV dans les deux dernières décennies du *xx^e* siècle. Pour ce qui est de la définition de la virtualité l'auteure propose trois distinctions : a) une première qualifiée d'optique, i.e. le virtuel comme illusion, inspirée de la thèse de Jean Baudrillard, b) une autre scolastique, i.e. le virtuel comme potentialité qui tient ses origines au travail de Pierre Lévy et c) une dernière technologique, à savoir le virtuel en tant que médiation par ordinateur;